

2.

Un Adieu : Sida et Covid dans l'histoire

« Dans un futur proche, à l'heure du grand procès de la gestion de la Covid, Max se souvient d'une passion tragique vécue il y a une trentaine d'années avec Sonia, malade du Sida. », dit le synopsis. *Un Adieu* réussit l'exploit, salué dans plusieurs festivals à l'étranger, de mettre en regard de façon originale et pertinente les deux épidémies majeures de notre temps. Cette « mise en perspective sanitaire » s'appuie sur le personnage masculin marqué par sa relation passionnée dans les années 1990 avec une jeune femme condamnée par le Sida. Le sentiment de mort prochaine de l'héroïne du film va bouleverser leur relation et hantera son amant jusqu'à notre époque marquée par une autre pandémie.



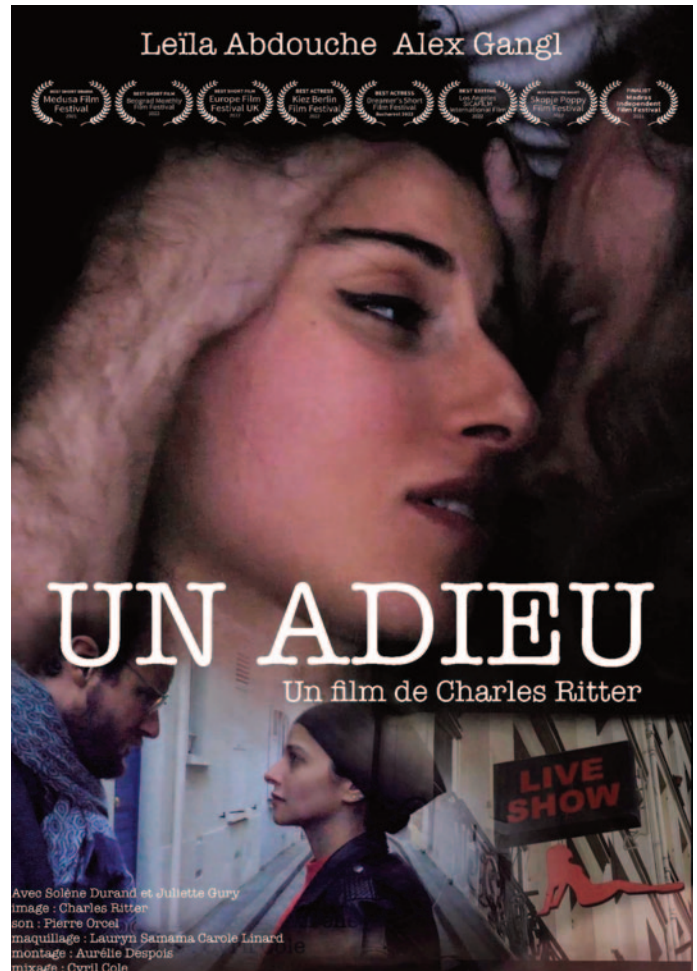
Leïla Abdouche dans le rôle de Sonia dans *Un Adieu*.

L'Ecran de la FFCV ►► Vous publiez sur les réseaux sociaux les nouvelles du beau parcours dans les festivals à l'étranger de votre film *Un Adieu*. Pouvez-vous nous expliquer le mode d'emploi des plate-formes d'inscription que vous utilisez ?

Charles Ritter ►► Sans être un spécialiste, j'utilise depuis une quinzaine d'années les plate-formes d'inscription de films que sont FilmFestPlatform et Short-FilmDepot. La première recense d'importants festivals professionnels français. La seconde en recense

certaines autres et inclut d'importants festivals étrangers, solidement référencés également. Je vous avoue que je n'ai connu que trois ou quatre sélections en quinze ans pour un total avoisinant sans doute 200 inscriptions de mes films sur ces deux célèbres plateformes. La plate-forme FilmFreeway (tout comme FestHome), plus accessible à tous, est une machine énorme qui répertorie au moins vingt festivals *par jour* de toutes sortes dans le monde. L'ergonomie du site est très bien faite et les inscriptions y sont aussi faciles que les deux autres : il suffit d'y télécharger son film et remplir une fiche standard. L'inscription à un festival s'y fait ensuite en deux ou trois clics. On peut y choisir une fourchette de frais d'inscription (de 0 à 10 \$ par exemple), paramétrer les recherches de festivals par régions du monde ou par catégorie, entre autres. On y trouve très peu de festivals français. Cependant, deux festivals organisés par des clubs de la FFCV y font appel : le CutCut de Roanne et celui de DiViPassion Athis-Mons qui de ce fait reçoivent plusieurs centaines de films. Comme pour les festivals étrangers de ShortFilmDepot, il faut sous-titrer son film en anglais. J'avais fait ce travail pour *Girlfriend Experience* (2017) qui a connu 5 sélections sur 49 inscriptions. La sélection au festival de Kiev en 2019 a suscité ma curiosité car j'ai pas mal échangé avec les organisateurs qui insistaient pour me faire venir. N'ayant pas de passeport, j'y ai envoyé mon actrice Daria Neverova qui m'a fait le compte rendu d'un festival finalement tristounet et confidentiel, contrairement à la belle page arborée sur le site Internet. Ceci m'a un peu refroidi sur la crédibilité de ces festivals lointains. J'ai toutefois renouvelé l'expérience avec deux autres films en ciblant uniquement des festivals francophones sans obligation de sous-titrage. Le résultat a été sans appel : une seule sélection (celle de DiViPassion) sur 11 pour *Apaisée* et 2 sur 15 pour *Deux élégantes dans le parc du château*. Cependant, concernant *Un Adieu* (rebaptisé *Her last farewell* pour l'étranger), j'ai pensé qu'une thématique Sida/Covid venant de France pouvait susciter l'intérêt hors de nos frontières. J'avais en tout cas très envie d'avoir des retours sur la façon dont le film serait reçu.

L'Écran de la FFCV ►► L'accueil de « Her last farewell » à l'étranger vous a donc totalement surpris ?



Charles Ritter ►► J'avais dans un premier temps inscrit le film à une trentaine de festivals, ce qui représente déjà un petit budget. Et surprise : dans les trois semaines qui ont suivi, le film avait déjà obtenu trois « Awards » et un « Finalist ». Carrément un « Best short Drama » venu des Etats-Unis, un « Best short film » du Royaume-Uni et un autre de Belgrade, et le « Finalist » de Madras. J'avoue que je suis devenu un peu addict de cette reconnaissance inespérée venant de l'étranger alors que mes compteurs français FFPlatform et SFDepot étaient toujours à zéro. Pour le circuit de mes festivals « habituels » en France, je continuais à privilégier l'inscription de mes *Deux élégantes...* et du récent *Oublier*. Cela dit, le suivi de FilmFreeway en anglais est complexe et chronophage : difficile de savoir exactement ce qui se passe à l'autre bout : festivals confidentiels, festivals en ligne parfois mensuels, simples show-case, accessits à d'autres festivals, diffusion sur un réseau, etc. Certains connaisseurs ciblent des festivals qui donnent des accessits vers des sélections prestigieuses comme Sundance. Je me

souviens que la maman de Fabien Luszezyszyn qui était adhérent CinéVIF passé aujourd'hui professionnel passait beaucoup de temps sur ce site pour promouvoir son fils, qui a obtenu plusieurs prix en nature pour ses films comme *Que la mort vous sépare* et *Tonton*, vus à la FFCV. Ce n'est pas le cas pour moi à ce jour, mais j'ai participé à des interviews en ligne, et le Romance & Relationships Festival de Toronto m'a fait un retour vidéo qui m'a beaucoup touché. Je l'ai mis sur mon Vimeo : <https://vimeo.com/717208848>

L'Écran de la FFCV ►► Quelle est la genèse de *Un Adieu* ?

Charles Ritter ►► Le scénario est en fait une séquence quasiment inchangée que j'ai extraite d'un scénario de long-métrage écrit en 1992 que je ne réaliserai probablement jamais. Mon court-métrage *Apaisée*, réalisé en 2019, était déjà une séquence découpée de ce scénario. On y parlait déjà d'un certain Max que l'on voit cette fois à l'écran, vivant une relation adultérine et compliquée avec une jeune femme malade du Sida, au début des années 1990. Ce projet de long-métrage, intitulé *Le sourire des étoiles*, devait être une comédie dramatique qui raconte des relations de trentenaires confrontés à des crises de couple parfois liées à cette nouvelle maladie effrayante, provoquée par un virus inconnu, apparue dans les années 1980. Le potentiel dramatique d'établir un parallèle avec les problématiques Covid actuelles m'ont fortement motivé à retravailler cette séquence pour y apporter une dimension actuelle et critique.

L'Écran de la FFCV ►► *Un Adieu* s'ouvre précisément sur une séquence du film *120 battements par minute* de Robin Campillo que Max devenu septuagénaire et

sa petite-fille adolescente visionnent ensemble. L'adolescente découvre ce fameux épisode – réel – où les militants d'Act Up, en 1991, s'introduisent dans le centre de transfusion sanguine pour jeter des poches de faux sang dans les bureaux. Évoquer l'affaire du sang contaminé semble avoir été le moteur premier de vos motivations à réaliser ce film.

Charles Ritter ►► Oui, rappelons que le procès a conclu à un grand nombre de « responsables, mais pas coupables » parmi les hauts-fonctionnaires, du directeur général de la Santé au Premier Ministre Laurent Fabius. Seul le directeur du Centre national de transfusion sanguine — et actionnaire d'une entreprise américaine fournissant des produits sanguins — a été finalement incarcéré, quelques mois après avoir reçu la Légion d'honneur. Ce scandale sanitaire et politique sert mon propos pour évoquer un scandale à venir qui me semble bien plus impressionnant, celui de la gestion politique de la Covid. Lorsque l'adolescente dit « *C'était comme en 2020 avec la Covid, quel bazar ça aussi* », Max répond : « *Oui, et le procès dure toujours* ». On comprend alors que l'action du film se déroule dans un futur proche, à l'heure d'un grand procès en cours que j'imagine dans cette fiction. Les 20 000 morts « en trop » évoqués par Max correspondent au chiffre avancé par de nombreux scientifiques censurés par les autorités et blacklistés par les grands médias ; en cause les interdictions de prescrire et de soigner imposées aux médecins, provoquant durant tout le printemps 2020 l'afflux massif de malades dans un état désespéré à l'hôpital.

L'Écran de la FFCV ►► On sent dès ce prologue que vous abordez un sujet qui vous tient particulièrement à cœur.



Max devenu septuagénaire explique à sa petite-fille la séquence visionnée de « *120 battements par minute* » (Solène Durand et Alex Gangl)



Sonia : « J'ai l'impression d'empoisonner tout ce que je touche ».

Charles Ritter ►► Ce sujet devrait tenir à cœur tout citoyen curieux ayant traversé une période aussi sidérante que la nôtre. Je me suis intéressé depuis le début de très près à cette guerre des chiffres et des images, en me documentant beaucoup et me méfiant de tout conspirationnisme. Mais les faits sont têtus : une invraisemblable omerta s'est installée depuis l'origine du virus. Les autorités chinoises semblent nous avoir embrouillés dès le début avec des histoires de pangolin et les marchés d'animaux sauvages qu'ils promettent de fermer, interdisant toute enquête sur place dans leurs labos pendant un an. Les accidents

de laboratoires P4 ont déjà existé : il y a eu une épidémie de fièvre aphteuse en 2007 échappée du P4 de Pirbright en Angleterre et la réémergence du SRAS en 2003 à un autre labo de Singapour, entre autres. Le 12 avril 2014, l'Institut Pasteur dans un communiqué avoue qu'il a « égaré » 2 348 tubes contenant du SRAS. L'équipe de Yoshihiro Kawaoka dans le Wisconsin s'était vantée en 2012 d'avoir pu reconstituer à 97 % le virus de la grippe espagnole. Ça bricole fort dans tous les P4 du monde, sans doute sous la pression des militaires, toujours à l'affût de la dernière trouvaille. Les incidents bactériologiques des labos

« Tout était encore fermé en février 2021 et je ne voulais pas attendre.

Il était vital pour moi de tourner ce film-là
au cœur de cette ambiance-là. »

restent discrets, comme ceux des centrales nucléaires. On peut dire que « Wuhan-19 » a été le premier Tchernobyl bactériologique. Quant aux affaires du LancetGate, du Remdesivir de Gilead et l'échec des essais Discovery et Recovery, ils n'ont rien à envier aux scandales de l'amiante, du Médiateur ou du sang contaminé. Faudra-t-il attendre dix ans pour que s'ouvrent des procès qui dureront vingt ans ? Quant aux vaccins, peu de monde se prend la peine de regarder le site John Hopkins University, référence mondiale, pour se faire une opinion sur son efficacité depuis le début. Et tout débat qui évoque le fait scientifiquement prouvé que les nouveaux vaccins génétiques favorisent les mutations en période d'épidémie est censuré par une virulence et des campagnes diffamatoires qui n'ont plus rien de démocratiques. Idem pour le débat sur l'inutilité des confinements démontrée par plusieurs études comme celle de John Ioannidis de Stanford University. Un rapport anticorruption de la Commission au Conseil et au Parlement européen signalait déjà en 2014 « *le secteur de la santé dans lequel la vulnérabilité à la corruption est généralisée (...) Les commissions occultes dans les marchés publics et le secteur pharmaceutique demeurent préoccupants.* » C'était avant que Pfizer n'engrange 65 000 \$ par minute en se dégageant de toute responsabilité sur les effets secondaires d'un vaccin qui est toujours sous AMM conditionnelle. Les sites de pharmacovigilance sont intéressants à observer, mais qui les connaît et qui en parle ? Cette période a surtout accéléré le déclin du journalisme d'investigation de terrain au profit de « décodeurs » et *fact-checkers* de bureau, stagiaires low-cost qui s'entre-citent et re-tweettent des sources de deuxième ou troisième main, et qui s'improvisent inquisiteurs dans une presse sous perfusion (donc sous influence) étatique et/ou bientôt phagocytée par les géants du numérique qui se sont gavés durant la pandémie.



En équipe restreinte : Charles Ritter à la mise en scène et au cadre, et Pierre Orcel à la lumière et au son.

Ces deux dernières années seront un étonnant sujet d'étude pour les historiens du futur.

L'Écran de la FFCV ►► [Revenons au film lui-même. Nous nous éloignons peut-être un peu de notre sujet.](#)

Charles Ritter ►► Il me semble qu'au contraire nous sommes dans le sujet du film et au cœur des motivations qui m'ont poussé à le réaliser. Après tout, les débats sur des films de voyage ou sur des portraits d'artistes s'attardent souvent bien davantage sur les souvenirs de voyage et sur le travail de l'artiste que sur la façon dont le film a été pensé, filmé et monté.

L'Écran de la FFCV ►► [Quelles ont été les principales difficultés à mettre en œuvre le film ?](#)

Charles Ritter ►► Hormis le prologue et l'épilogue, le film est constitué d'un flash-back qui se situe dans les années 1990 — les premières tri-thérapies qu'évoque le personnage de Sonia datent de 1996. La difficulté à recréer un environnement des années 1990 m'a immédiatement préoccupé : recherche de décors, vêtements, éléments extérieurs... J'ai donc





cherché sur les sites Internet d'hôtels des chambres pas trop contemporaines et une brasserie dans le même style, tout ceci durant le deuxième confinement des premiers mois de 2021 où tout était fermé. Rappelons que les brasseries, restaurants, lieux de culture et de sport, fermés depuis le 30 octobre 2020, n'ont rouvert que le 19 mai 2021. Nous étions en février 2021 et je ne voulais pas attendre pour tourner. Notre enfermement dans ce climat autoritaire et mortifère m'a semblé interminable. Il était quasiment vital pour moi de réaliser ce film-là au cœur de cette ambiance-là. Après quelques recherches et échanges d'avis, j'ai eu dans un premier temps l'idée de tourner ces séquences 1990 dans un environnement actuel, avec téléphones portables à portée de main comme aujourd'hui. Ce parti pris radical de mise en scène me semblait intéressant dans la mesure où il confondrait deux époques que je voulais mettre en regard, parti pris qui me semblait plus important que la recherche d'un réalisme trop formellement attendu mais finalement anecdotique quant au propos. Je suis revenu sur cette décision au moment du tournage, car les lieux trouvés (café, hôtel, extérieurs) et les vêtements des personnages étaient finalement tous « 1990-compatibles » si l'on n'y regardait pas de trop près. Quand une touche « époque » spécifique au film n'est pas

donnée (par la texture de l'image, des accessoires datés bien visibles...), faire au plus simple et au plus sobre est toujours le mieux. Pris dans l'action, le spectateur ne prête pas attention aux décors tant qu'ils restent discrets, au point que personne ne m'a signalé le plus gros anachronisme dans le film, à savoir une TV à écran plat dans la chambre d'hôtel. Début avril 2021, sur trois jours, nous avons donc tourné « en cachette » dans l'arrière-salle d'un café (merci mille fois à sa gérante !) et dans une ruelle discrète sans voitures (« à l'arrache », sans masque alors qu'ils étaient obligatoires à l'extérieur). Nous étions par contre à l'aise dans un hôtel quasi-déserté pour y tourner les séquences les plus délicates. Les prologue et épilogue « futur proche », tournés chez le comédien, ont clôturé le tournage.

L'Écran de la FFCV ►► Étant donné le contexte, l'équipe était donc réduite au minimum ?

Charles Ritter ►► Oui, comme sur d'autres projets antérieurs simples, je suis repassé en mode guérilla. Pierre Orcel qui m'accompagne dans mes réalisations depuis quinze ans, préparait son Lumix GH5, installait pour les intérieurs ses lampes Led pendant que je répétais avec les comédiens, et ensuite je filmais, et

il prenait le son. Avec son enregistreur Zoom, Pierre prenait le son à la perche pour les intérieurs et avec des micros HF pour les extérieurs. J'assurais le script, et le clap était un claquement de doigts devant l'objectif. Nous avons simplement une maquilleuse pour l'effet vieillissement d'Alex et les taches de nécrose sur le corps de Leïla. Les deux figurants dans le café sont les parents de la petite fille qui joue. Et comme une fois encore nous tournions dans un hôtel discrètement, Pierre avait pour mission de n'apporter que deux sacs de voyage pour y mettre tout le matériel.



Répétitions avec les masques, quelques jours avant le tournage.

L'Écran de la FFCV ►► Le personnage de Sonia est peut-être un des plus beaux rôles que vous ayez écrit pour une comédienne. Les sentiments de Sonia pour Max sont violemment bousculés par cette conscience de mort prochaine. En 13 minutes de film (en quelques heures de durée diégétique), Sonia tour à tour rejette, puis remercie, puis provoque, puis joue l'indifférente, avant de se laisser aller au plaisir une dernière fois avant de sangloter dans les bras de Max tant elle « *veut rester* », en vie et avec son amant.

Charles Ritter ►► On comprend que Sonia vit d'une manière précaire. Elle semble ne pas avoir d'attache hormis Max qui est avec une certaine Sandrine donc sans doute marié. Pour survivre, Sonia se produit dans des peep-show qui étaient à la mode dans ces années-là. Dans le café, elle remercie Max de « *l'avoir sortie de là* », sans doute de la drogue ou de la prostitution, qui étaient les principaux terrains du Sida. La contamination se faisait essentiellement par les rapports

non protégés et les seringues qui s'échangeaient. On a oublié qu'à cette époque, les malades étaient traités par certains comme des pestiférés et « punis par Dieu ». Avec ses taches de nécrose sur tout le corps, Sonia semble au stade clinique 3 de la maladie. Là aussi, il y a « anachronisme » dans le film car à ce stade, le malade est faible, très amaigri et n'est pas beau à voir. Ce non-réalisme n'a pas choqué non plus, car il y a une autre vérité, celle du regard de Max toujours amoureux d'une belle femme, malgré les terribles stigmates que Sonia lui montre frontalement et qui lui font dire « *Tu ne m'aimes pas, Max* », en tout cas pas comme ça, pas comme je suis devenue, pourrait-elle dire. L'état de fièvre tragique de Sonia est aussi due à sa peur du contact humain, comme lors de cette scène où elle repousse la petite fille du café : « *J'ai l'impression d'empoisonner tout ce que je touche* » confie-t-elle désespérée à Max. On revit un peu cette phobie avec la Covid. Notre crispation à nous toucher, à entendre quelqu'un tousser en dit long sur l'état de notre mental après un long épisode de matraquage anxigène.

L'Écran de la FFCV ►► Et c'est précisément en pleine période épidémique, faite de gestes barrières et de « sans contact », que vous dirigez une scène d'amour aussi intense, réaliste, passionnée, comme — sauf erreur — on n'en a jamais vu dans un film à la FFCV ! Que dit cette séquence du film ?

Charles Ritter ►► Cette scène d'amour est le pivot, l'élément central de la dramaturgie du film. Sonia et Max vivent un moment magnifique et effroyable, le dernier sans doute — Thanatos rencontre Eros —, car en faisant l'amour à une « pestiférée », sans protection, Max signe quasiment son arrêt de mort. Sonia est déchirée entre le désir partagé et la volonté de protéger Max en le repoussant pour ne pas le contaminer. C'est le moment de l'*Adieu*, du *Last farewell* de Sonia à Max qui ne s'en remettra jamais, comme on pourra le voir dans l'épilogue. C'est pourquoi j'assume le parti pris de la longueur de la séquence (un peu plus de trois minutes) qui paraît à certains trop longue. En tout cas les avis sont partagés, ceux qui ont compris tout ce qu'implique pour les amants ce terrible moment ne la jugent pas trop longue. Surtout

que, dans cette chorégraphie millimétrée, il se passe des choses comme ce long face-à-face muet pendant une « pause », où les amants se regardent droit dans les yeux, où Max est soudain pris d'effroi avant de « conclure » de façon animale et frénétique. Le vrai climax vient juste après, quand les cris de plaisir de Sonia se transforment en sanglots désespérés — basculement qui me semble une performance de la part de Leïla Abdouche. Sur le scénario, j'avais pour la réplique de Sonia rempli toute une ligne de « *J'veux rester, j'veux rester, j'veux rester...* », en vie oui, et avec son amant.

L'Écran de la FFCV ►► [Comment aviez-vous préparé cette séquence avec les comédiens et comment l'avez-vous tournée ?](#)

Charles Ritter ► J'ai senti dès les premières lectures du scénario chez moi et les répétitions chez Alex Gangl, le comédien, une grande implication de sa part et de sa partenaire Leïla Abdouche. Ils sont complètement rentrés dans ce défi de tourner ce genre de film à cette période-là avec cette urgence-là. Les premières séquences tournées dans la ruelle et au café m'ont épaté, Leïla y était déjà d'une expressivité qui m'a beaucoup touché. J'avais loué dans un hôtel

une petite suite confortable pour deux jours. Nous avons répété le premier jour et tourné le lendemain. La difficulté pour Leïla venait aussi d'une séquence aux dialogues très précis à assurer avant la scène d'amour elle-même. La scène d'amour a été tournée en plan séquence, caméra au poing, focalisée sur le visage de Sonia en continu. Il y a eu trois prises complètes, et c'est la dernière, la plus intense mais qui contient aussi le plus de nuances, tournée après que les comédiens se soient isolés pour se coacher entre eux, qui a été retenue. Cette expérience de tournage a été extraordinaire, la générosité dans le jeu de Leïla m'a bouleversé. Personne n'était encore vacciné, nous nous étions tous testés la veille. Nous étions dans une intense énergie partagée et une confiance totale. Le film a certes des défauts techniques, mais je les prends comme des stigmates d'un tournage guidé par une force brute durant une période qui ne l'était pas moins.

L'Écran de la FFCV ►► [Où en est le parcours du film aujourd'hui ?](#)

Charles Ritter ►► A l'étranger via FilmFreeWay, la belle aventure continue. A ce jour (*fin mai 2022, NdIR*), je compte 26 sélections dont 10 « Awards ».



« Her last farewell »

Parmi ces prix, il y a deux « Best short film », trois « Best short drama », un « Best narrative short », trois « Best actress » à Bucarest, Hambourg et Berlin, et un inattendu « Best editing » venu de Los Angeles ! Le ratio de 35 % de sélections est selon les connaisseurs du site assez exceptionnel. Je me suis arrêté à 120 inscriptions, une cinquantaine de réponses sont encore à venir, la dernière en février 2023. Du côté des gros festivals français de FFPlatform et SFDepot, le compteur restera sans doute une fois encore proche de zéro. A la FFCV, le film a obtenu le prix d'interprétation féminine au régional CinéVIF mais n'a pas été sélectionné à Soulac, ce dont j'ai du mal à me remettre. Deux semaines auparavant avait eu lieu la première projection publique du film, au cinéma Le Brady à Paris. Lors de cette projection privée de mes cinq

films de 2020/21, les avis recueillis m'ont appris que je devais maintenant miser sur mon petit dernier, *Tout le plaisir était pour moi*. Avec deux ou trois fictions réalisées par an, je dois pour les festivals faire des choix entre la stratégie du cœur (*Un Adieu*) et celle de l'efficacité. Je vais donc dorénavant privilégier l'inscription de *Tout le plaisir était pour moi* dans les festivals français, les « gros » et aussi ceux où la sélection est à ma portée : Cabestany, Voreppe, Hellemmes, Senlis... Je ne proposerai *Un Adieu* qu'à des festivals acceptant plusieurs films, ou à des projections privilégiant des échanges avec un public.

Propos recueillis par Dominique Percey.

Le site Internet de l'auteur : <http://ritter.charles.pagesperso-orange.fr>

Her last farewell
51 Undecided
8 Selected
51 Not Selected
10 Award Winner
1 Finalist
5 Semi-Finalist
1 Quarter-Finalist
1 Honorable Mention
1 Withdrawn

Le point sur la moisson FilmFreeWay.



Des adhérents FFCV au festival de Cannes

Le « plus grand festival de cinéma du monde » ne peut pas laisser indifférent les cinéastes de la FFCV. Au moins quatre y ont passé une semaine cette année. Il y avait les habitués Guillaume La Rocca (Caméra Club Bressan) et Emmanuel Dubois (Imag'In Toulouse) qui ont vu 45 films (40 longs et 5 courts), mais étaient également présents dans le Grand Théâtre Lumière le soir du palmarès ! Leur amitié avec Benoît Quainon, producteur aux Films du Worso et... ancien adhérent du Caméra club Bressan (*L'Ecran n°126 du septembre 2019*) y est pour quelque chose. Ils sont étonnés d'ailleurs que parmi nos clubs, si peu de membres aient à cœur de découvrir le cinéma proposé dans les différentes sélections... L'accréditation cinéphile est récupérable, rappelons-le, grâce à la carte d'adhérent FFCV et une simple lettre de motivation.

Charles Ritter (DiViPassion Athis-Mons) et Pierre Orcel qui l'accompagnait cette année avaient obtenu l'accréditation par Ceux du Rail, association UAICF de cheminots cinéphiles, partenaire de la compétition parallèle la Semaine de la

Critique. Nos deux Parisiens n'ont vu "que" 17 longs et 10 courts en 6 jours. Rappelons que les 70 cinéphiles de Ceux du Rail sont logés dans un centre de vacances SNCF à 15 minutes de bus du Palais des festivals. Ils ont pour mission de désigner un lauréat parmi les 7 longs-métrages et un autre parmi les 10 courts-métrages de la Semaine de la Critique.

De l'avis unanime des festivaliers, cette édition a été vécue comme une « renaissance » après une édition 2020 annulée et une édition 2021 en demi-teinte décalée en juillet.

Nos quatre cinéastes-cinéphiles ont gardé des formidables souvenirs des salles obscures et de l'ambiance de la Croisette.



Emmanuelle Nicot récompensée par Ceux du Rail pour son film *Dalva*.

